

Au commencement était la « chair des dieux »

À LA POURSUITE DU CHAMPIGNON MAGIQUE – 4/6 –

Convaincu qu'un lien existe entre la prise de psilocybe et la naissance de certaines religions, le banquier américain Gordon Wasson a cherché, dès les années 1960, à prouver son hypothèse en fouillant dans les rituels de l'Antiquité

BALTIMORE (ÉTATS-UNIS) - envoyé spécial

Pour la communauté scientifique, l'université Johns-Hopkins représente bien plus qu'un lieu d'étude, doté de plusieurs hôpitaux. C'est une institution vénérable, une autorité qui inspire le respect depuis sa création en 1876, à Baltimore, dans le nord-est des États-Unis. Aux prémices de la pandémie de Covid-19, par exemple, son décompte du nombre de morts et de malades est très vite apparu comme la source la plus fiable, par-delà les pays.

Au sein de ce temple du savoir, Roland Griffiths fait figure de moine soldat. Ce psychopharmacologue de 76 ans a longtemps « mené une carrière agressive, reconnaît-il, travaillant sept jours sur sept ». Entré en 1972 à Johns-Hopkins, il acquiert une réputation internationale pour ses recherches sur les addictions – notamment à la caféine. Au milieu des années 1990, cependant, il doute brutalement de sa vocation. « Je me suis dit : "Quel est le sens de tout ça ?", raconte-t-il, en pointant les photos de tasses de cafés, de sodas et de babouins qui tapissent son bureau. Réaliser des expériences sur les singes, en particulier, me devenait pénible, pour des raisons éthiques. »

Initié à la méditation, Roland Griffiths envisage alors de quitter Johns-Hopkins pour rejoindre un ashram en Inde. « C'est ce champignon qui m'a fait rester », confie-t-il en désignant cette fois la tige élancée et le chapeau conique d'un psilocybe, une espèce hallucinogène dont le principe actif, la psilocybine, a été isolé en 1958. Les recherches sur cette molécule avaient été interrompues dans les années 1970, à la suite de la mauvaise publicité entourant les substances psychédéliques, qui comprennent, outre la psilocybine, le LSD (diéthyllysergamide), l'ecstasy ou la mescaline. « Si vous vous intéressez à ces composés, poursuit Griffiths, vous vous retrouviez, de facto, marginalisés. »

« DES EXPÉRIENCES DE TYPE MYSTIQUE »

Durant sa « crise de la cinquantaine », comme il l'appelle, plusieurs rencontres le conduisent à jeter un regard neuf sur les champignons hallucinogènes. Auréolé de son prestige, il convainc la hiérarchie de l'université de relancer la recherche, non pas avec des singes mais avec des humains. En 1999, pour recruter les premiers volontaires, un entrefilet est publié dans la presse de la région de Baltimore. Son titre : « Intéressé par la vie spirituelle ? » Trente personnes reçoivent un comprimé de psilocybine et un placebo, à deux mois d'intervalle. Elles répondent ensuite à un questionnaire, visant à mesurer leur réaction. L'étude qui en résulte, publiée en 2006 dans la revue internationale *Psychopharmacology*, dresse une conclusion étonnante : « La psilocybine peut provoquer des expériences de type mystique ayant une portée personnelle et spirituelle profonde et durable. »

C'est la première d'une longue série d'études, menées à Johns-Hopkins puis dans les plus grandes universités du pays, démontrant les vertus de cette molécule pour soigner la dépression, les troubles alimentaires, certaines pathologies cognitives ou diverses formes d'addictions. « Hopkins est une institution très conservatrice, mais elle donne la priorité à la science : voilà pourquoi elle a pris le risque de me suivre », estime Roland Griffiths. Le septuagénaire énumère les nouveaux composés qu'il a vu défiler tout au long de sa carrière : opioïdes, stimulants, anesthésiques... « Les résultats de notre première étude étaient extraordinaires : deux mois après avoir pris de la psilocybine,

plusieurs volontaires affirmaient que c'était l'expérience la plus importante de leur vie ! Je n'avais jamais rien entendu de semblable. J'ai eu une sorte d'épiphanie. »

De tels accents mystiques peuvent surprendre chez cet adepte de « la science dure », de nature « sceptique », ainsi qu'il se décrit. « Si on l'administre dans de bonnes conditions, la psilocybine suscite, chez la plupart des individus, un élan vers les autres et vers le monde, un sentiment d'interconnexion, de compassion. J'appelle cela la spiritualité séculaire. » En 2019, Roland Griffiths a créé un Centre de recherche sur les psychédéliques et la conscience, qui abrite une cinquantaine de scientifiques au sein de Johns-Hopkins. Dix-huit millions de dollars ont déjà été levés. « A l'heure où notre potentiel de destruction n'a jamais été aussi préoccupant, ces molécules pourraient contribuer à la survie de notre espèce, parce qu'elles touchent aux fondements de notre morale, de notre éthique. Ce que je dis vous semble fou ? C'est pourtant ce que je crois. »

Si l'on se range à cette opinion, le futur de l'humanité résiderait donc, paradoxalement, dans des substances que certains peuples adorent depuis des siècles. Révéler les liens ancestraux entre les psychédéliques et la spiritualité a obsédé un autre homme, Robert Gordon Wasson (1898-1986). Ce banquier new-yorkais n'a pas seulement contribué à la découverte de la psilocybine, à la suite de plusieurs voyages au Mexique, comme nous l'avons vu dans les précédents volets de cette série. Au côté de son épouse, la pédiatre russe Valentina Pavlovna Guercken (1901-1958), il a aussi soutenu que les champignons hallucinogènes avaient joué un rôle décisif dans la naissance de nombreuses religions.

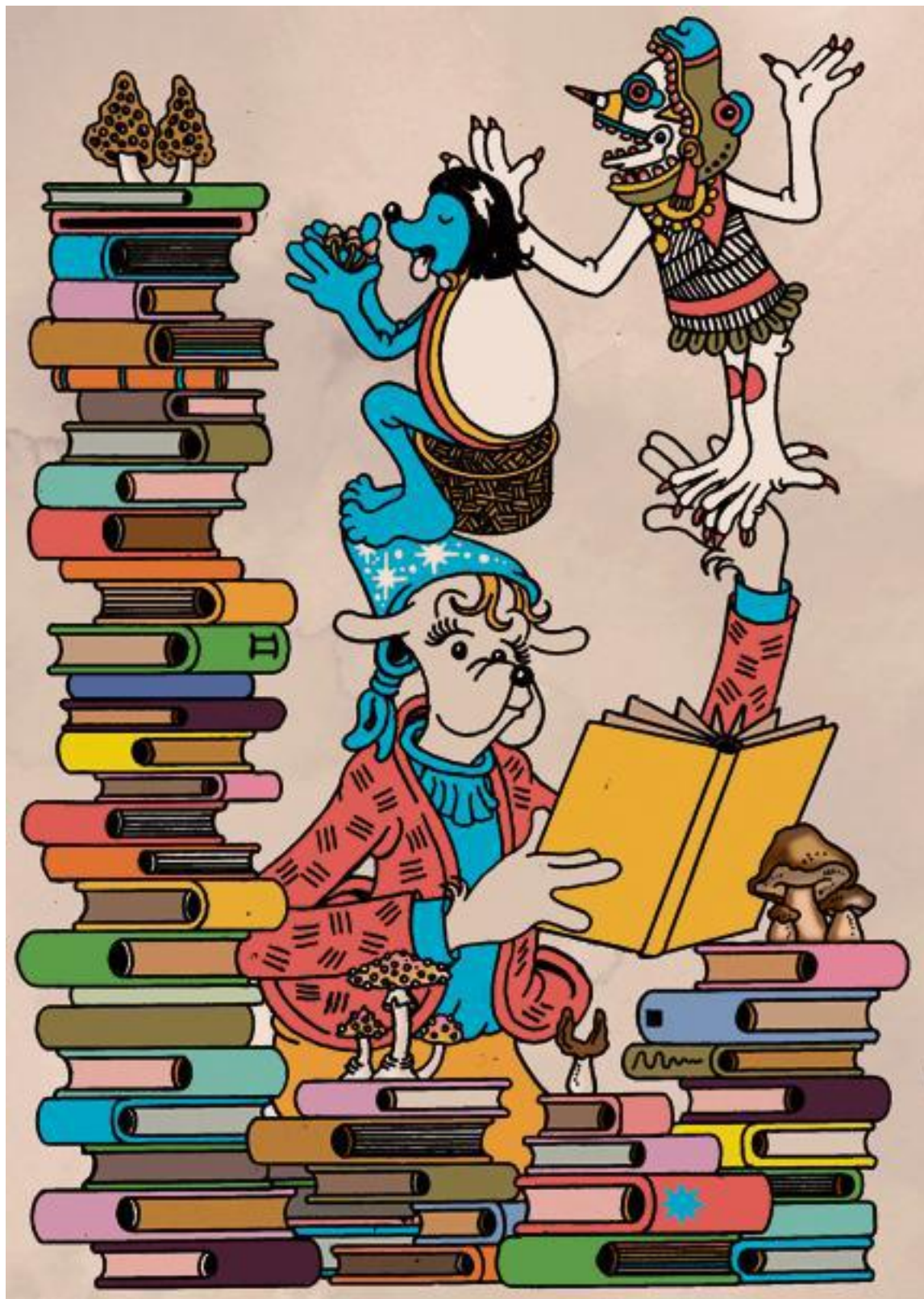
Cette intuition remonte à la lune de miel du couple, en 1927, dans les collines du Nord-Est américain. A la vue de champignons sauvages, au cours d'une promenade, Valentina « s'agenouille dans des poses d'adoration », écrira son mari, comme si elle était témoin d'une apparition. Robert, lui, est révolté. Leur dispute débouchera sur une théorie insolite : l'humanité se diviserait entre les peuples « mycophiles », qui vénèrent les champignons, comme les Slaves, et les « mycophobes », qui en ont horreur, comme les Anglo-Saxons. A la racine de ce phénomène, Robert Gordon Wasson émet l'hypothèse que « nos lointains ancêtres, il y a de cela peut-être six mille ans, rendaient un culte à un champignon divin ». Dans un entretien accordé en 1976 à la revue *High Times*, il précise : « Ce champignon a dû provoquer de profondes émotions chez ceux qui l'idolâtraient – stupeur, adoration, peur, terreur... Bien que cette religion se soit éteinte, il se pourrait qu'il en reste des résidus émotionnels, reflétés ici par la mycophobie, là par la mycophilie. »

La plus mycophile du couple Wasson, Valentina, a quitté Moscou en 1918 pour New York, à la suite de la révolution bolchevique. Fille de l'intelligentsia – son père était industriel –, elle compte parmi ses aïeux un poète exalté, Nikolai Ogarev (1813-1877), qui fut proche du chantre de « l'âme russe », Fedor Dostoïevski. Outre-Atlantique, elle fraie avec les descendants d'un autre monument littéraire, Léon Tolstoï, émigrés comme elle aux États-Unis. Autant d'écrivains dont l'ombre plane sur l'ouvrage qu'elle signe avec son mari Robert, en 1957, *Mushrooms, Russia and History* (« Champignons, Russie et Histoire », non traduit).

Si les Wasson insistent sur la manière dont les auteurs russes célèbrent les champignons, c'est pour mieux souligner, par contraste, la répulsion que ces végétaux inspirent à leurs homologues anglais – William Shakespeare en a même fait une insulte. La

« LA PSILOCYBINE SUSCITE, CHEZ LA PLUPART DES INDIVIDUS, UN ÉLAN VERS LES AUTRES ET VERS LE MONDE, UN SENTIMENT D'INTERCONNEXION, DE COMPASSION. J'APPELLE CELA LA SPIRITUALITÉ SÉCULAIRE »

Roland Griffiths
ancien pharmacologue à
l'université Johns-Hopkins



« mycophilie » des Slaves, expliquent-ils, relève du sacré. Dans plusieurs régions d'Europe de l'Est, la cueillette est un rite de passage à l'âge adulte, et le lexique fongique fourmille de références religieuses – en russe, les « mauvais champignons » sont appelés *poganki*, « les petits païens ». Bien que farouchement anticommuniste, Valentina rapporte comment son ennemi juré, Lénine, rata son train, à Zurich, en 1916, pour aller chercher des cèpes en forêt...

DES VISIONS DE « BÊTE MYTHOLOGIQUE »

Sa fibre mystique, Robert Gordon Wasson la tient, lui, de son père, le pasteur Edmund Atwill Wasson (1864-1949). Par ses mœurs libérales, cet épiscopalien tranche avec le puritanisme qui prévaut, au début du XX^e siècle, en Amérique. Dans un ouvrage paru en 1914, *Religion and Drink* (« Religion et boisson », non traduit), il condamne la prohibition de l'alcool, rappelant le rôle du vin dans l'eucharistie. Et, lorsqu'un instituteur enjoint à Robert d'apprendre par cœur des extraits de la Bible, ce père facétieux lui déniche les « versets les plus absurdes et embarrassants », se souviendra le banquier, avec tendresse. Edmund a eu la surprise de voir son fils reçu par le pape Pie XII en personne : la banque où Robert a fait l'essentiel de sa carrière, J. P. Morgan, a abrité de nombreux comptes du Vatican. Embauché en 1934, le New-Yorkais en a été le vice-président des relations publiques, de 1943 à sa retraite, en 1963. De quoi bénéficier, confiera-t-il à ses amis, de plusieurs audiences papales à Rome.

Aussi, quand Robert et Valentina projettent le premier de leurs dix voyages au

Mexique, en 1953, le banquier sait trouver les mots justes pour convaincre une missionnaire, Eunice Pyke, de leur ouvrir son carnet d'adresses. Depuis son arrivée en 1936, à Huautla de Jimenez, un village du sud du pays, cette femme traduit la Bible auprès de la communauté mazatèque. Les personnes qu'elle leur recommande sur place permettront aux Wasson, au fil de leurs périples, de gagner la confiance d'une certaine Maria Sabina. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1955, c'est cette chamane qui fera goûter à Robert et à son photographe le fameux champignon, ouvrant la voie à son identification par la communauté scientifique.

Dans le récit qu'il fait de cette initiation, publié dans l'hebdomadaire *Life* en mai 1957, le banquier file la métaphore religieuse. Le champignon « divin » lui procure des visions de « bête mythologique », de « femme vêtue primitivement », d'« idées platoniciennes ». Quant à Maria Sabina, la chamane, après avoir chanté son « cantique », elle se serait muée en pythie : « Le dieu champignon parlait à travers elle, comme le croient les Indiens, témoigne Wasson. C'était l'oracle. »

Or Maria Sabina ne ratait jamais une messe du curé de sa paroisse, le père Antonio Reyes Hernandez. Celui-ci la considérerait comme une « vraie chrétienne ». Selon le journaliste américain Michael Pollan, spécialiste des substances psychédéliques, le banquier a projeté ses stéréotypes sur la chamane : « Pour la plupart des Mazatèques, ces cérémonies avaient un rôle divinatoire ou curatif plus que religieux. Wasson, lui, les fantasme comme un sacrement, une rencontre avec Dieu. »